

ENTRETIEN

Monique Wittig raconte...

"A la fin des années 1970 j'ai enregistré un long entretien avec Monique Wittig. Je lui ai demandé de me raconter les tout débuts du mouvement, avant mon arrivée en 1971. J'étais un peu frustrée de ne pas avoir participé moi-même à ces premiers moments et j'avais envie qu'elle me les raconte, un peu comme pour les vivre par procuration. J'ai toujours eu un esprit d'archéologue et de généalogiste! J'aime bien savoir d'où on sort et là, je voulais savoir d'où sortait ce mouvement. J'avais l'intention de faire avec une amie, un travail sur l'émergence du mouvement des femmes. Monique a cependant souhaité me rencontrer seule, c'est à moi, disait-elle, qu'elle faisait confiance. L'entretien a eu lieu chez moi en 1979. Monique était enjouée, heureuse de se remémorer tous ces moments. Elle voyait que ça m'intéressait et elle était contente de transmettre quelque chose."

Josy Thibaut – Décembre 2008

Peux-tu me raconter comment tu es devenue féministe ?

Je me souviens que j'ai pris une décision consciente à l'âge de 12 ans : j'échapperai à la dépendance des femmes, je n'aurai pas une vie de femme qui sert un homme, qui n'a pas de vie à elle. J'ai pris connaissance des lois et il y avait des clauses sur la tutelle qui ne frappaient que les femmes mariées (...) et je me suis toujours demandé pourquoi les femmes se mariaient. (...)

1964

Dans tes livres, tu manifestes quelque chose de féministe ?

Oui ! Quand j'ai écrit *L'Opoponax*¹, j'espérais que ce serait un peu comme un Cheval de Troie, en utilisant des formes narratives nouvelles, en pensant "écriture politique", Je ne pouvais pas faire la dissociation, ce qui pourtant était la règle alors, entre forme et contenu. Pour moi il n'y a pas de différence, les deux se tenant, je pensais pouvoir me lancer dans l'arène ennemie et y faire passer quelque chose. Et c'est l'enfance, c'est le thème de l'enfance qui m'a permis de lancer mon cheval, qui n'a pas été perçu comme un cheval de Troie, ni comme un cheval féministe ! Excepté pour une femme communiste qui écrivait dans *l'Humanité*, et expliquait que la forme qui avait tellement intéressé les gens, ne l'intéressait pas beaucoup, mais c'était le féminisme du livre qu'elle décelait. Et elle se demandait si Monique Wittig avait bien conscience d'être féministe ! Alors je rigolais, je me disais : c'est tellement évident, je ne vois pas pourquoi on se pose la question. Mais c'est la seule qui l'a dit, donc ça ne devait pas être tellement évident. Je pensais qu'en utilisant un pronom - un pronom collectif, toutes les femmes étaient incluses, mais pas au féminin, au masculin, c'est-à-dire à l'humain. Je pensais que c'était une façon d'utiliser l'humain. Je ne disais pas le masculin, parce que finalement le masculin, c'est l'humain. Je pensais pouvoir le récupérer sous le terme général "on", du côté des petites filles, du côté des femmes puisque ce qui était décrit, c'était des petites filles, mais vues à travers le "on" d'un adulte, et recréées à partir de là. Recréées à l'humain, recréées au général. C'était une tentative déjà très intéressante au niveau du langage et des problèmes qui m'intéressent toujours ² (...)

Et puis il y avait l'aspect du lesbianisme qui a été complètement passé sous silence. Parce que *L'Opoponax* c'est vraiment la constitution d'une identité, d'un moi. C'est un problème philosophique finalement. Je pensais que c'était intéressant de le voir d'un point de vue de petite fille, féministe et lesbienne. Comment ça s'est constitué ? Sous le nom

1 *L'Opoponax*- Monique Wittig, Éditions de minuit, 1964

2 *L'Opoponax* " n'emploie ni le langage des adultes, ni celui des enfants ; ce n'est ni le romancier, ni un narrateur. Confrontant – dans un " on " mouvant – le " il " et le " je ", il semble bien les avoir annulés l'un par l'autre : cette voix qui parle au présent de choses très concrètes, qui s'affermir et se découvre elle-même peu à peu, ne serait-ce pas simplement la nôtre ?" Présentation du livre de Monique Wittig par les éditions de Minuit –

Entretien
Monique Wittig raconte



Juin 1971. Monique Wittig à Verderonne © Catherine Deudon

d'OpoPONax justement. L'OpoPONax qui n'est rien, ni une personne, ni une chose. Rien. Elle dit : "Je suis L'OpoPONax", en reprenant le terme de la Bible, "Je suis Jéhovah". Elle dit vraiment "Je suis le sujet principal" puisqu'elle reprend le truc de "Je suis Jéhovah"- "Je suis L'OpoPONax". Et c'est elle, c'est le "on". C'est l'histoire d'un amour entre deux petites filles- personne n'en a parlé du tout. (...) Et la dernière phrase, c'est la seule où "on" dit "je" et où "on" le dit au passé: "On dit, tant je l'aimais qu'en elle encore je vis", c'est vraiment très précis, on ne peut pas être plus précis. Ce qui a été compris, c'est l'enfance. Bien sûr, je voulais faire passer, à travers l'enfance, une enfance de petite fille recréée, active et pas passive, donc c'était bien un projet politique.¹

1967

Je vais parler de mon deuxième bouquin, *Les guérillères*, que j'ai commencé à écrire en 1967². J'avais déjà un certain nombre de textes, en particulier les textes de guerre, qui ont été écrits avant – car ceux-là je ne crois pas que j'aurais pu les écrire après le mouvement. Il se trouve qu'au moment où j'écrivais *Les guérillères*, j'ai rencontré plusieurs femmes que j'aimais bien, l'une était peintre et sculpteur et l'autre actrice,

1 *L'OpoPONax* a obtenu le Prix Médicis en 1964

2 *Les Guérillères*. Monique Wittig. Éditions de Minuit 1969

et toutes les deux féministes et enragées contre Freud, c'est le point qui nous a rassemblées. Alors on a commencé à discuter et à se demander si on n'allait pas d'abord faire une lecture très attentive de Freud, et en faire une critique féministe, mais très violente, pas du tout quelque chose de gentil et de poli. On s'est mises à lire sérieusement, à prendre des notes. (...)

1968

Sur ces entrefaites, 68 est arrivé, alors j'ai perdu ce groupe. Je me suis engagée dans les activités de 68 qui n'étaient pas spécifiquement féministes. Et après, dans le repli de 68 - en octobre 68, je me disais "c'est fou, ce serait vraiment le moment de commencer un groupe de femmes. J'avais déjà l'idée d'un groupe qui fonctionnerait de façon très militante - j'avais l'idée des groupes de guérilla au Vietnam, au Laos, tous les trucs qu'on avait appris avec la guerre du Peuple. Parce que j'avais toujours en tête la phrase de Michelet "Les femmes sont un peuple dans le peuple" et je le voyais vraiment comme ça. Tu connais cette phrase de Michelet? Il dit carrément "Je vois un peuple dans le peuple... Le premier peuple a le droit de mettre du beurre sur son pain, il peut acheter des saucisses, marche vêtu dans la rue avec des chaussures. (...) Le peuple dans le peuple mange le pain sec, en a les plus petites quantités, marche pieds nus, et quelque fois sans vêtements chauds, en plein hiver..." Enfin, tu vois, c'est vraiment une opposition économique très forte qu'il dénonce. Et en même temps, cette image de peuple dans le peuple, ça donne une idée quand même assez militante. Puis, ce qui a vraiment déterminé le désir de demander à quelques personnes de se réunir en groupe, c'est la lecture de Betty Friedan, *La femme mystifiée*. Ça se rapprochait de la première idée de ce groupe, de faire la critique de Freud. Parce que Betty Friedan dit, en gros, c'est la psychanalyse, un certain usage de la psychanalyse, qui a amené les femmes à ce degré d'enfermement dans les banlieues du désespoir, en cherchant une condition féminine impossible, un rêve d'identité féminine complètement bourgeoise et récupérée, enfermée, opprimée.¹ Et quand j'ai su que Betty Friedan avait reçu 24000 lettres en réponse à ce livre, ça m'a beaucoup frappée. Mais c'était plus tard. Parce qu'à ce moment-là, mon idée de réunir quelques femmes, c'était : puisque la psychanalyse ne s'est pas encore implantée avec les mêmes formes en France qu'en Amérique, et n'a pas la même importance, on ne peut pas en arriver au point où en sont les Américai-

1 Betty Friedan, *La femme Mystifiée*, Éditions Gonthier, 1964

Entretien
Monique Wittig raconte

nes, les malheureuses. Il faudrait, nous, commencer à s'organiser et à lutter. Se rendre évidentes, et faire des choses, pas seulement au niveau critique, mais au niveau pratique. Dans la rue, quoi ! Puisqu'on sortait d'un mouvement politique de la rue, je ne voyais pas pourquoi on n'irait pas dans la rue. C'est ça qui m'a motivée, le livre de Betty Friedan.

Et qui as-tu rencontré ? Comment ça s'est passé ?

Attends. J'en ai parlé à une copine maoïste, elle a un peu rigolé, elle a dit "Oui, ça m'intéresserait bien. Pourquoi pas ?" Et puis il y a une personne avec qui j'avais toujours parlé de ça, une personne qui pour moi avait toujours été féministe, une amie de très longue date, qui s'appelle Josiane Chanel (...) Je l'aimais beaucoup, et je l'aime toujours beaucoup d'ailleurs. Il me semblait impossible de commencer un groupe de femmes sans elle, sans lui demander de venir. (...) Josiane me dit : on ne peut pas faire la réunion sans Antoinette, parce que ça l'intéresse aussi. Et puis Suzanne était d'accord pour venir, et on décide de la réunion un certain jour, chez Antoinette, puisqu'elle avait une petite fille. Je me sens très émue, très nerveuse puisque c'est moi qui ai convoqué cette réunion. Il fallait que je prépare, mais quoi ? De quoi retourne-t-il ? Je ne peux pas arriver là non préparée ! Alors je relis fiévreusement "L'origine de la famille", je relis autant de Marx que je peux, je me fabrique ma petite théorie féministe et marxiste... très bien d'ailleurs ! C'est la base de l'article de l'Idiot¹ et c'était vraiment très bien, je crois. Et en plus, des gauchistes l'ont fait circuler, des hommes, n'est-ce-pas, m'ont fait l'honneur d'admirer, des leaders politiques m'ont fait l'honneur de me pousser à écrire plus loin dans cette voie. (...) Cela dit, j'ai fait un exposé, j'ai lu des notes, des tas de choses que j'avais trouvées et ce que j'avais moi-même articulé.

Et avec toi il y avait donc Antoinette, Jo et Suzanne ?

C'est ça... Donc je développe, je parle du travail ménager, de l'exploitation économique des femmes, du travail servile – ce que j'appelais le travail servile à ce moment-là ... Je parle de tout ça, de ce travail qui n'est pas économiquement reconnu mais qui fait de la plus-value, et de l'oppression sexuelle, du harcèlement dans la rue, d'un certain nombre de choses comme ça. J'ai surtout insisté sur le travail servile, qui n'est pas payé, le nombre d'heures que les femmes y passent, plus l'exploit-

¹ Monique Wittig - Gille Wittig - Marcia Rothenberg -Margaret Stephenson. "Combat pour la libération de la femme". *L'Idiot international*, mai 1970

tation du travail productif moins payé etc. Je me rappelle bien qu'on a parlé du harcèlement dans la rue déjà ce jour-là.

Une fois que j'ai eu fini, Antoinette me dit avec un petit sourire mi-figue mi-raisin, et un ton sec : "Eh bien, nous te remercions beaucoup de ton exposé." Ça a coupé net mes élans théoriques à ce moment-là ! Ça a commencé comme ça. Je me suis dit "ça ne les intéresse pas, tant pis !" Mais non, ce n'était pas ça. On a commencé à discuter, ma copine était très intéressée, elle ne savait pas très bien si elle était d'accord avec ce que j'avais dit là, mais en tout cas, ça correspondait à un certain malaise chez elle. (...) Je me rappelle bien ce qu'elle a dit. Quand elle marchait dans la rue, elle avait remarqué que, de plus en plus, elle avait l'impression de marcher comme dans un tunnel, elle ne pouvait regarder ni à gauche, ni à droite, parce que si jamais elle croisait un regard, c'était tout de suite pris pour une invite sexuelle. Ce qu'elle ne supportait vraiment pas. Elle marchait les yeux fixés par terre, et elle avait l'impression que beaucoup de femmes étaient dans ce cas. On a parlé de choses comme ça... Et franchement, je suis désolée, mais je ne me rappelle plus ni de ce que Josiane ou Antoinette ont dit...

Et c'est à partir de cette réunion qu'Antoinette considère que le MLF existe ?

Cette réunion historique est celle qui a eu lieu chez Antoinette, mais convoquée par moi, et où on était quatre. C'est pour ça que je peux faire un droit de réponse en disant : "Alors c'est moi qui devrais revendiquer le mouvement de libération des femmes", mais justement je ne le fais pas pour telle et telle raison.

Mais vous n'aviez pas encore parlé de mouvement de libération des femmes ?

Non, j'étais la seule à penser à un mouvement de libération des femmes à ce moment-là, c'est pour ça que je devrais revendiquer le MLF. Attends, je vais le dire, pour que ce soit polémique, et pour dire après pourquoi ça me paraît si injuste, pourquoi ça n'a pas de sens... Je me mets en droit de le dire, "alors dans ce cas-là, si vous revendiquez le MLF, le MLF, c'est moi, c'est à moi, Monique Wittig". Et puis après, j'expliquerai pourquoi c'est stupide de faire ça ! Juste pour leur renvoyer leur truc dans les dents, il faut quand-même bien se défendre, non ! (...)

Entretien
Monique Wittig raconte

Alors on a décidé tout de suite de s'agrandir et, si je me rappelle bien, la réunion d'après, on était huit. La réunion de huit, pour moi, c'est la deuxième, quelqu'un pourrait me contredire, je n'y verrais pas d'inconvénient. Mais je me souviens que cette réunion a eu lieu chez moi, et chez moi, c'était des chambres louées par Marguerite Duras. (...) Cette réunion était un peu houleuse parce qu'il y avait des gauchistes, des filles des groupes maoïstes. (...) Je me souviens d'une fille, mais je ne me rappelle plus son nom, je l'aimais beaucoup et toutes les deux, on avait vraiment les positions les plus extrêmes. On voulait constituer une force féministe qui prenne la direction des luttes politiques, car si quelqu'un doit le faire, ça devait être nous, toutes les femmes féministes. On n'imaginait pas que les femmes allaient mettre tant de temps à devenir féministes. On pensait que ça pouvait prendre comme ça, du jour au lendemain. Et on pensait vraiment à un mouvement de masse féministe. Un beau rêve quoi ! Parce que ce qu'il faut dire du fonctionnement de ce groupe avant tout, c'est que tout a été mis en œuvre pour l'empêcher de fonctionner dès le début. (...) Une chose qui m'a beaucoup choquée, c'est qu'un jour après la réunion, au café, après que tout le monde était parti, j'ai entendu Josiane et Antoinette en face de moi, me dire : "D'un point de vue psychanalytique, le fonctionnement de ce groupe est très intéressant. D'ailleurs, nous prenons note -sur des cahiers- de tout ce qui est dit dans le groupe pour l'interpréter analytiquement. Pour en donner une interprétation analytique". Vraiment ! Dans les termes les plus freudiens, les plus classiques ! Alors j'ai piqué une crise. J'ai dit que c'était dégueulasse de faire ça, que c'était vraiment manipuler les gens que de faire ça à leur insu. Qu'il n'en était pas question, tant que j'assistais aux réunions, qu'une chose pareille se passe. On a eu une discussion violente, et elles ont paru renoncer. Maintenant, est-ce qu'elles y avaient vraiment renoncé ? (...) C'est sûr qu'Antoinette avait de quoi se nourrir, elle avait du bon matériel vivant, mais tu vois tout de suite quelle position était la sienne ! Mais pour moi, il n'était plus question désormais de se faire censurer. Ce n'était pas une quelconque instance psychanalytique ou marxiste qui allait me dicter ce qu'allait être ma conduite et ma façon de penser, cela ne me paraissait pas juste d'un point de vue féministe.

Vous étiez à peu près combien à ce moment-là ?

On a été jusqu'à cinquante, facilement. À un moment donné, c'est important, il est arrivé deux Américaines dans le groupe, pas en même

temps, pas ensemble. L'une s'appelait Margaret Stephenson, elle s'appelle maintenant Namascar Shaktini (...) L'autre s'appelait Marcia Rotherberg. Marcia est arrivée, plus politisée que la plupart des femmes qui étaient là, et plus féministe. Elle avait fait partie d'un groupe de femmes, dissident de son groupe politique à Chicago, elle avait déjà l'expérience d'un groupe politique de femmes. Il faut noter qu'au début de ce groupe, on ne connaissait pas l'existence du mouvement américain ou d'autres groupes, anglais ou autres – car les Anglaises se réunissaient déjà à ce moment-là, et les Américaines devaient se réunir depuis 1964, quelques-uns disent même 1963, c'était donc bien avant nous, mais on n'en savait rien ! Donc le groupe a commencé à fonctionner comme ça, avec discussions et propositions d'action, moi j'avais toujours envie de faire des actions pour élargir.

1969

Propositions d'action, mais qui ne passaient jamais à l'acte ?

Oui, ça passait très rarement à l'acte. Une fois, on a failli réussir : on voulait boycotter la foire des Arts Ménagers et on prévoyait une action de type guérilla, ça devait être en 69. On avait plusieurs propositions mais aucune ne plaisait à personne : c'était trop ceci, trop cela. On voulait s'attacher comme avaient fait les dernières féministes, celles qui s'étaient attaché pour obtenir le droit de vote des femmes. Et nous, pour créer un lien... On voulait provoquer des discussions et distribuer un tract en expliquant pourquoi on faisait ça. Finalement, s'attacher, il n'en fut plus question après que quelques-unes aient repéré les lieux. Le projet consistait à lancer notre tract à un moment bien choisi, au milieu de cette espèce de salle ronde entourée de galeries d'où on pouvait le jeter brutalement, faire une espèce de pluie de tracts et essayer de susciter des discussions à partir de cette action. On avait rendez-vous pour faire cette action, tout le monde était d'accord, les tracts avaient été tirés, des discussions avaient eu lieu principalement chez Antoinette, c'est elle qui stockait les tracts chez elle... Total, à l'arrivée on se retrouve à quatre : Margaret, Marcia, moi et, je suppose, Gille ou Anne Rulier. Qu'est-ce qu'on peut faire à quatre ? Bref, on n'a rien fait. C'était très décourageant ce genre de trucs. Ces petits boycottages... Il y en a eu comme ça plusieurs fois...

Entretien
Monique Wittig raconte

J'avais de plus en plus conscience qu'il fallait qu'on s'élargisse, qu'il y ait de nouvelles personnes. On avait entendu parler d'un groupe à un moment donné qui s'appelait FMA et qui s'était constitué plus tôt que nous, en 68, dans la Sorbonne occupée. Mais Antoinette, qui avait le contact avec elles, nous avait fait remarquer -très justement- que si elles se réunissaient avec des mecs, elles ne devaient pas être très radicales. En effet, c'était la chose la plus radicale que notre groupe ait manifesté comme une volonté dès le début, c'était de se réunir sans hommes (...)

On a eu de joyeux moments ! Il y a bien des façons de bloquer un groupe, en lui donnant une ligne politique impossible à remplir. (...) On parlait toujours de groupes de femmes, c'était la formule consacrée, on ne parlait pas de mouvement de libération des femmes, si ces groupes de femmes s'élargissaient, ça ne pouvait être que les femmes prolétariennes qui prennent la direction des luttes. Donc le deuxième stade, les usines ! Bon dis-je résignée, allons aux usines ! Et qui est allée aux usines ? Pas Antoinette, qui criait si fort qu'il fallait aller aux usines. Ni les maoïstes, qui criaient si fort qu'il fallait aller aux usines, mais ma sœur, moi et Suzanne, toutes les trois. (...) On a fait de l'agitation féministe, et en même temps, on s'était préoccupées d'une grève dans une usine de charcuterie. (...) Notre tentative aux usines n'a pas été concluante. (...) On était toujours les quatre, qui voulions une vraie lutte quelque part. On s'est tellement engueulé à l'intérieur du groupe que finalement Antoinette a dit "faites votre groupe, nous ne viendrons plus". C'est ce qu'on a fait (...)

1970

Et au début des années 70, on a appris qu'il y avait une réunion nationale des féministes quelque part à côté de Londres en Angleterre, qui réunirait toutes les féministes, déléguées d'un peu partout, au niveau national. C'était donc la première réunion nationale des Anglaises, et moi j'ai eu tellement de problèmes de pouvoir avec Antoinette, des problèmes de rapports impossibles, elles m'ont accusée de vouloir aller à la réunion nationale en tant qu'écrivain, en tant que personnalité politique ou je ne sais quoi. Et ça été tellement dur qu'elles m'ont pratiquement forcée, par leur attitude – parce que je n'avais pas envie de passer un si mauvais moment-, à ne pas assister à cette assemblée nationale à Oxford, ce qui pour moi a été très dur. (...)

Et, on avait décidé, nous quatre, de faire une intervention dans une université, et on pensait que le mieux c'était Vincennes, parce que c'était toujours assez bouillant, encore en 70. Et il se trouve que personne dans le groupe n'était d'accord, à part Margaret, Marcia, Gille et moi. Enfin, toutes les personnes qui entouraient plus ou moins Antoinette étaient contre. On s'est décidé à préparer cette action à quatre. Il fallait avoir beaucoup de courage, parce qu'on ne savait pas trop quoi faire. Mais ce qui s'est passé, c'est un miracle. À la première réunion, on voit débarquer une, puis deux filles de Vincennes. Je ne sais pas comment ce type a eu mon adresse, mais un type de Civilisation américaine comparée au département de Vincennes, un jeune Américain a averti ses étudiantes de la réunion chez moi. Alors ces filles de Vincennes sont venues, et on a commencé à préparer l'action avec elles. On s'est retrouvées à 20 personnes pour préparer cette manifestation, qu'on a vraiment bien préparée. On a eu des discussions assez animées, c'était intéressant ! Marcia, au début, s'entêtait : elle ne voulait absolument pas qu'on fasse une action où on invite tout le monde sur une affiche. Or elle avait l'habitude d'actions dans les universités de femmes. Dans les universités américaines, tu as des campus uniquement de femmes, où il est possible d'appeler les Américaines à des actions non mixtes, parce qu'elles ont l'habitude de se réunir comme ça à certaines occasions, ce que nous n'avons pas. Et les filles de Vincennes n'arrêtaient pas de dire : "on ne peut pas faire ça, il faut prendre le terrain comme il est. Nous avons affaire à un ensemble de femmes et d'hommes, il faut partir de là". Finalement personne n'a lâché, on a beaucoup discuté, et on a fait quelque chose de très bien. C'est-à-dire : on invite tout le monde à venir, à une certaine occasion qui reste à définir, et après, on prend un amphi, on explique la situation à tout le monde, et on demande aux hommes de partir. "Nous ne commencerons la réunion que quand les hommes seront partis". C'était une gageure, mais c'est ce qu'on avait décidé de faire. On avait prévu une manifestation autour du bassin de Vincennes, qui descendrait les grands escaliers, avec des banderoles et des teeshirts avec le poing, et de crier des slogans, et d'appeler tout le monde à venir, j'ai encore quelques photos quelque part. Il y avait toujours Marcia, Margaret, Gille et moi, les 4 dures, et puis toutes les filles de Vincennes. (...) C'était la toute première action ! Antoinette est venue dans la foule, nous regarder (...) Quand on est descendues avec tout notre courage et nos teeshirts, il y avait 500 mecs autour du bassin qui criaient "A poil ! À poil ! "Alors il en a fallu du courage pour leur

Entretien
Monique Wittig raconte

rentrer dedans, j'aime autant te dire ! On leur est quand même rentré dedans ! Ils ont été obligés de nous laisser passer et on a défilé en criant avec nos banderoles, nos bannières. On a tourné tout autour, on a crié pendant une heure. Une démonstration au milieu de tous ces mecs, c'était vachement dur. Finalement on les a fait taire. Il me semble que quand on les a vus crier "A poil!", on a chanté quelque chose, mais je ne peux plus me rappeler quoi. On a chanté d'un seul cœur. Il fallait répondre d'une façon violente. (...) Comme on les invitait à nous suivre dans un grand amphi de Vincennes, Antoinette et celles qui n'avaient pas osé adopter le t-shirt et manifester, se sont jointes à la foule et finalement nous ont rejoints, sans nous demander notre avis, dans le groupe qui allait parler. Là on a décidé qu'on allait rester en groupe, qu'on n'allait pas prendre le podium, qu'on allait parler au milieu de l'allée, vu qu'on n'était les représentantes de personne.

Je me souviens qu'Antoinette fut une de celles qui a crié le plus fort, parce que c'était très difficile de parler contre cette mer hurlante. Pour commencer c'était vraiment la haine et les hurlements. On a répondu du mieux qu'on a pu. Il y avait beaucoup de femmes hostiles... Il y avait une femme qui est venue après au Mouvement, de la Cause du Peuple, qui était terriblement bouleversée, et obsédée par l'idée de l'oppression, elle voulait qu'on parle de l'exploitation.

Au bout d'un moment, il y a un Noir qui s'est levé et qui a dit : "Ce n'est pas la peine d'avoir des réactions aussi hystériques, désordonnées, violentes... Moi, je comprends très bien ce qu'elles disent : c'est exactement comme quand les Noirs ont vidé les Blancs des groupes politiques américains, ils ne pouvaient plus travailler avec les Blancs. Elles ont des problèmes à régler ensemble, qu'elles ne peuvent pas régler avec les hommes ; il faut qu'elles se réunissent entre elles et en tant qu'homme, je m'en vais." Et il n'a pas été suivi ! Alors il s'est rassis. Alors il s'est produit des retournements dans la salle... du genre les types hystériques qui sont tout à coup touchés par la grâce et se jettent à tes pieds en esclave et deviennent fana. Et à un autre moment psychologique, le Noir s'est relevé, il a repris le même discours que précédemment et, à ce moment là, tous les hommes l'ont suivi.

Alors on a décidé qu'on formait le groupe de Vincennes, groupe qui n'a pas fonctionné, je crois. Sur ces entrefaites, j'avais écrit l'article

pour l'Idiot, dont l'histoire est la suivante. Un journaliste qui s'appelle je crois Jean-François Bizot, devenu depuis directeur d'Actuel, était à l'Express, où à l'époque je travaillais comme rewriter, et qui a su -mais pas par moi- qu'un groupe de femmes se réunissait ; parce que, chose bizarre, les femmes répandaient les nouvelles ! Et il m'a dit qu'il revenait des États Unis avec un dossier sur le mouvement américain, et qu'il nous donnerait le dossier à condition que j'écrive un article pour l'Idiot International. J'ai dit que je n'écrirai pas d'article moi-même, mais que si le groupe voulait le faire, bien entendu, j'y participerai. Le groupe, à ce moment-là était assez réduit, personne n'a voulu participer à l'article. Antoinette, à qui j'ai prudemment posé la question m'a répondu "Penses-tu ! J'ai mieux à faire, j'écris un article pour Tel Quel". Bon, lui dis-je, très prudente, mais que veux-tu voir apparaître dans cet article ? Alors elle me dit : "eh bien de ma part, tu devrais mettre des encadrés, avec toutes ces phrases de Marx et de Mao que tu nous as citées à la première réunion". Bon, c'était déjà ce que j'avais l'intention de faire. Et elle s'en va je ne sais où (...) Et l'article sort, signé des quatre personnes qui étaient décidées à le signer, c'est-à-dire, Gille, Marcia, Margaret et



*Mars 1971. Centenaire de la Commune de Paris, square d'Issy-Les-Moulineaux
A gauche, Françoise Picq. © Catherine Deudon*

Entretien
Monique Wittig raconte

moi. C'est moi qui l'ai écrit, pour des questions de temps, d'ailleurs tout le monde avait décidé que je devais l'écrire, c'est moi qui avais trouvé l'argumentation et tout ça. (...) Antoinette est revenue, furieuse. Il y avait d'abord eu l'histoire de Vincennes, avec laquelle elle n'était pas complètement d'accord, mais à laquelle, comme d'habitude, elle est venue. On a vu cette technique souvent appliquée par Psychépo par la suite : venir se rajouter au dernier moment et récupérer. C'est ce qu'elle a fait à Vincennes, elle s'est rebranchée avec le groupe avec lequel elle n'était plus du tout en contact à partir de la préparation de Vincennes, qui s'est faite sans elle.

A la fin de l'article de *l'Idiot*, on a donné l'adresse de réunion pour les gens intéressés, et c'était chez Marcia Rothenberg. Sont venues évidemment, toutes les filles de FMA, sont venues Christiane, Rachel, Misha, Monique Bourroux ... - Catherine Deudon est venue plus tard. Cathy Bernheim est venue à ce moment-là, et évidemment toutes les filles qui avaient participé à Vincennes. On était beaucoup ! Au moins soixante, soixante dix peut-être. Dans le groupe FMA, il y avait quand même pas mal de monde. Mano, Anne Zelensky, Jacqueline Feldman, etc. Et puis Margaret, Marcia, et moi. Gille n'était pas là ce jour-là.

On a commencé à être agressées et prises à partie par le groupe d'Antoinette qui était venu aussi. J'appelle ça le groupe d'Antoinette, encore que je crois que ce n'est plus la même composition, mais elle avait un groupe. On s'est fait attaquer très violemment pour cet article. Ça a été très difficile parce que les filles de FMA sont arrivées dans l'enthousiasme, elles croyaient être reçues à bras ouverts (...) Elles étaient tellement contentes de retrouver des féministes... Enfin! Des femmes qui avaient l'expérience d'une pratique féministe, elles en avaient cherché longtemps ! Enfin elles ont trouvé. Christiane aussi, c'était assez délirant, elles faisaient un groupe depuis longtemps dans leur coin, et elles étaient contentes de retrouver des femmes qui pensaient comme elles.

Bref, il n'y a que les rabat-joie pour rabattre la joie et elles l'ont bien rabattue. J'aime autant te dire qu'elles nous ont gâché notre première réunion. Margaret et moi, on était tellement paralysées qu'on n'a même pas sauté au cou des copines qui arrivaient. Elles nous en ont toujours voulu et je les comprends ! De leur point de vue, quel accueil ! Et nous, on était martyrisées. (...) Alors, ça a été tellement houleux

qu'il y a eu un tribunal convoqué pour juger cet article hideux, n'est-ce pas ! (...) Il fallait absolument discuter de cet article coupable, qui avaient amené tous ces gens, qui, par ailleurs, n'étaient pas intéressants, puisque féministes.

Entretien réalisé par Josy Thibaut



Catherine Deudon photographiant un père et sa fille lors d'une manif intégriste en 2004 © F. Venner